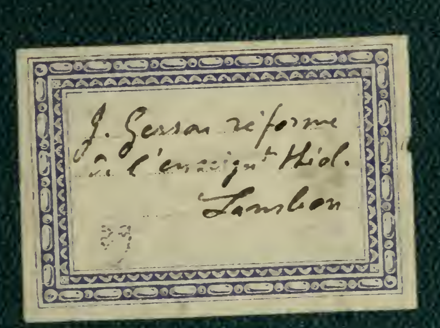

J. Gerson réforme
de l'enseignt théol.
Lambon







Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/jeangersonsarf00lamb

JEAN GERSON

SA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT THÉOLOGIQUE

ET DE L'ÉDUCATION POPULAIRE

PAR

Armand LAMBON

PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

15, RUE RACINE, 15

—

1892

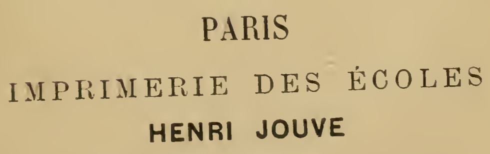
JEAN GERSON

SA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT THÉOLOGIQUE

ET DE L'ÉDUCATION POPULAIRE

PAR

Armand LAMBON



PARIS

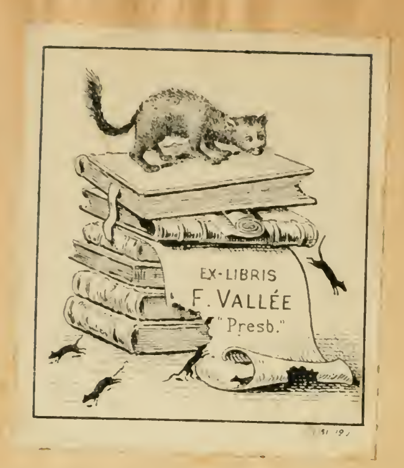
IMPRIMERIE DES ÉCOLES

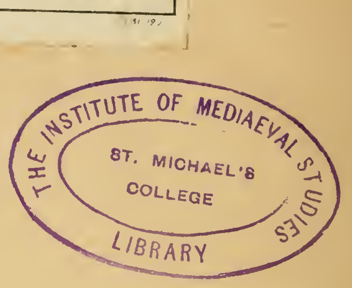
HENRI JOUVE

15, RUE RACINE, 15

—

1892





MAR - 7 1938

10636

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BONET-MAURY

Témoignage de reconnaissance et d'affection.

JEAN GERSON

Sa réforme de l'enseignement théologique et de l'éducation populaire

---

AVANT-PROPOS

Jean Gerson est un des plus nobles caractères qui aient honoré le moyen-âge ; c'est aussi l'une des figures les plus intéressantes à étudier. Chancelier de l'Université et de l'Eglise de Paris, il a été directement mêlé à tous les évènements qui ont marqué la fin du xiv[e] siècle et le commencement du xv[e]. Dans cette époque de troubles, où tant de malheurs et de bassesses attristent le regard, au milieu de l'épouvantable confusion qui régnait dans l'Etat comme dans l'Église, il s'est efforcé de rendre aux hommes la paix qu'ils avaient perdue. Il s'est fait l'avocat des populations souffrantes : il a compris leurs besoins et leurs douleurs, et, en les exprimant avec une inébranlable franchise, il a puissamment contribué à préparer un avenir meilleur. Tandis que la discorde envahissait toutes les classes de la société, que la corruption devenait de plus en plus générale, et que la justice et le

BQ
6612
.L27

droit étaient foulés aux pieds par ceux qui auraient dû en être les défenseurs les plus zélés, il a su conserver la pureté de son âme et la liberté de son caractère, il n'a pas hésité à flétrir le vice partout où il le rencontrait, et à exhorter les hommes au repentir pour les ramener à la paix dans l'union.

Son œuvre réformatrice a porté sur trois points principaux : 1° l'Eglise ; 2° les études théologiques ; 3° l'éducation morale et religieuse du peuple. On a beaucoup écrit sur Gerson, réformateur de l'Eglise. Sa réforme des études théologiques et celle de l'éducation ont été plus négligées, bien que ce ne soient pas les moins intéressantes.

C'est à l'étude de ces deux réformes que nous consacrerons ce travail.

INTRODUCTION

ÉTAT DE L'ÉGLISE ET DE L'UNIVERSITÉ A LA FIN DU XIVe SIÈCLE, ET PREMIÈRES ANNÉES DE GERSON.

Jean Charlier naquit le 14 décembre 1363 au hameau de Gerson (1), dans le diocèse de Reims. Il était fils d'Arnoul le Charlier et d'Elisabeth La Chardenière. Jean était l'aîné d'une famille nombreuse qui s'occupait au travail des champs (2), et où régnait une grande piété. L'enfance de Gerson dut s'écouler dans une existence simple et pieuse. Sa mère, qu'il appelle quelque part « une autre Monique (3) », sut inspirer à ses enfants un

1. *Lettre aux Célestins d'Avignon*, T. III, p. 760. Selon un usage du temps Gerson prit le nom du hameau où il était né. Voyez H. Jadart, *Recherches sur le village natal et la famille du chancelier Gerson*, dans les *Travaux* de l'Académie de Reims, 1879-1881, t. LXVIII, p. 17, et à part : *Jean de Gerson, Recherches sur son origine, son village natal et sa famille*, Reims, 1881 ; J. Darche, *Documents sur la famille du chancelier Gerson et sur les villages de Gerson et de Barby*, Reims, 1883.

2. Discours *sur l'excellence de la virginité*, à ses sœurs, « qui sont de village et de labourage. » T. III, p. 839.

3. *Lettre de Gerson à son frère* : « *Meministi ut opinor, litterarum quæ alteram Augustini matrem repræsentant eam erga te* ». T. III, p. 745.

esprit profondément religieux, qui, dans les troubles du, moyen-âge, devait être leur meilleure sauvegarde.

A 14 ans, le jeune Charlier fut envoyé à Paris pour y commencer ses études de théologie. Il raconte lui-même que ses parents avaient sacrifié une partie de leurs biens pour lui faire « apprendre la Sainte Ecriture (1) ». Il entra au collège de Navarre, que la munificence de nos rois avait spécialement destiné à l'éducation gratuite des enfants pauvres. A peine a-t-il passé un an dans cette célèbre école qu'il voit éclater le grand schisme d'Occident. Grégoire XI meurt le 27 mars 1378, Urbain VI lui succède. Celui-ci irrite les cardinaux par sa dureté : ils quittent Rome, et on apprend bientôt avec stupéfaction l'élection d'un second chef Clément VII. Les deux papes ainsi nommés s'excommunient l'un l'autre : le monde se divise, et Urbain VI et Clément VII trouvent chacun leur obédience.

On a peine à se figurer le désordre et le trouble religieux des consciences d'alors. Avec ce chisme fatal commence une ère de désolation pour l'Eglise, opprimée par les papes dont les besoins augmentent à mesure que leurs ressources diminuent. La France, épuisée déjà par sa longue lutte avec l'Angleterre, et malgré son empressement à reconnaître Clément VII, est le pays qui a le plus à souffrir. L'anarchie est partout : chez les cardinaux, les évêques, et même le bas-clergé. Quel que soit le côté que l'on touche, on ne rencontre que l'universelle désorganisation. La papauté divisée contre elle-même est près

1. *Dialogue spirituel de Gerson avec ses sœurs*. T. III, p. 805.

de sa ruine. Le cri de l'époque, c'est que l'Eglise est morte, la plainte monotone ne cesse pas. Les témoignages de l'effrayante corruption sont irrécusables : les auteurs catholiques ne la nient point, à peine cherchent-ils à l'atténuer. Les mœurs dépravées, les hautes charges ecclésiastiques appartenant à la naissance, ou à celui qui peut les acheter, les choses saintes et toutes les grâces de l'Eglise devenues matières à argent, le bas clergé se recrutant d'hommes ignorants et vils : tel est le spectacle que nous offre l'Eglise dans les dernières années du xive siècle. « Exactions se faisaient », dit la chronique de saint Denis, « tant de vaquans que de dixiesmes et d'arreraiges des « choses qu'on disoit estre dedans la chambre apostoli- « que, et poursuivoit-on les héritiers des gens d'Eglise et « disoit-on que tous leurs biens devoient estre au pape : « et seroit chose trop longue à réciter les maux qui se « faisoient et les inconvénients qui en venoient..., et fut « la chose en ce poinct, que nul homme de bien, tant de « l'Université que autres ne pouvoient avoir bénéfi- « ces (1). »

Au milieu de cet incroyable pêle-mêle, que devenait l'Université de Paris ? Elle jouissait d'une grande autorité auprès des rois aussi bien qu'auprès des papes. Elle possédait un pouvoir qu'elle savait rendre dangereux aux premiers comme aux seconds. On venait la consulter de partout. Elle n'avait pas hésité à manifester l'indignation que, dès le commencement, le schisme lui avait causée, et

1. A l'année 1381, dans les « *Preuves des libertez de l'Eglise gallicane*, Paris, 1731, fol. ; chap. XXII, n. 6.

ce n'est qu'après de longues délibérations qu'elle avait reconnu Clément VII. Ses maîtres élèvent la voix pour flétrir les abus. Ils sondent toutes les plaies, soulèvent toutes les hontes, hardiment, sans rien ménager. Les vices du clergé, les mensonges sacrés, les hérésies de doctrine, l'avarice, la simonie, le luxe effréné des papes, des cardinaux, la bassesse générale, les extorsions des puissants, rien n'est oublié dans leurs plaintes.

En 1380, le duc d'Anjou, qui favorisait les abus ecclésiastiques, parce qu'il y trouvait ses avantages, fait emprisonner le docteur Jean Roncé pour les avoir blâmés avec trop de franchise. En 1381, le vice-chancelier Henri de Hesse publie son *Consilium pacis de unione ac reformatione Ecclesiœ in concilio universali quœrenda*, et Pierre d'Ailly exprime la même opinion dans un discours prononcé au nom de l'Université devant le régent. Les maîtres sont vivement agités par tous ces mouvements. De leur côté les élèves, voyant leurs professeurs délibérer sur les moyens d'éteindre le schisme, de conserver la paix et les droits de l'Eglise, écoutent leurs discours et lisent leurs écrits avec une attention de plus en plus soutenue. Gerson surtout est frappé de ces choses ; il se sent né à une époque de crise et il en comprend toute la gravité.

A ces premières impressions venaient s'ajouter celles que les calamités de la France faisaient sur son esprit. Les dernières années du règne de Charles V avaient été troublées par d'effroyables révoltes et à l'avènement de Charles VI le pays accablé d'impôts était dans la misère. Enfant du peuple, le jeune Gerson compatissait sûrement aux malheurs de ses compagnons. Ses parents n'a-

vaient pas dû lui laisser ignorer les terribles évènements du XIVe siècle. Il connaissait la grande peste de 1348, la ruineuse guerre de cent ans, la révolte de Marcel, et l'insurrection de Jacques Bonhomme. Tout cela dut laisser dans l'âme du jeune homme des traces d'autant plus profondes que ces impressions étaient les premières qu'il éprouvait ; elles s'y gravèrent en traits ineffaçables et décidèrent peut-être de son avenir. Il n'y a pas de doute qu'il ne faille attribuer à cela son penchant à la théologie mystique, et cette tristesse particulière qui fait le fond de toute sa vie et de tous ses écrits. Mais ce qu'il faut surtout chercher dans ces premières impressions, dans son éducation, dans le spectacle des misères qu'il avait sous les yeux, c'est cet ardent amour pour les petits, pour le peuple, que rien ne pourra éteindre, ni le succès, ni le malheur, ni les flatteries des grands ni leurs calomnies.

En attendant le jour où cet amour pourra se manifester efficacement il entre en théologie à 19 ans, après avoir pris le grade de maître ès-arts. Ses professeurs furent Pierre d'Ailly et Gilles Deschamps. Le premier surtout exerça sur Gerson une grande influence ; c'est auprès de lui qu'il puisa ces idées libérales sur le gouvernement de l'Eglise qui ont fait la gloire de l'Université de Paris, et dont d'Ailly était alors le plus illustre représentant. Mais en même temps, et toujours aidé de son maître, Gerson entrevit les défauts de la science telle qu'on l'enseignait alors, et dirigea son esprit vers des sujets dignes de l'occuper. Il y avait en effet dans l'Université, malgré le prestige immense dont elle jouis-

sait, un ver rongeur qui frappait de mort tout son enseignement : c'était la scolastique. Elle régnait en maîtresse absolue, et avait réduit l'enseignement de la théologie à n'être plus qu'un système inextricable des plus étranges subtilités :

« On se jetait dans le raisonnement à perte de vue,
« au lieu de se laisser gouverner et conduire par l'autori-
« té de l'Écriture Sainte et des Pères. La théologie dégé-
« nérait ainsi en pointilleries dialectiques et en abstrac-
« tions métaphysiques. Ceux qui étudiaient et ensei-
« gnaient dans ce goût se regardaient comme de grands
« esprits, et fort élevés au-dessus du vulgaire. Mais ils
« se faisaient mépriser des amateurs du solide et du vrai,
« qui les traitaient de visionnaires « *phantastici* » (1).

Sous d'Ailly et ses savants collègues, Gerson étudie les Pères et les Docteurs de l'Eglise ; à cette étude il en joint une autre qui était indispensable pour un théologien du XIV[e] siècle, celle d'Aristote, du chef de la philosophie du moyen-âge, et de ses commentateurs arabes : il se familiarisa en outre avec les poètes et les sages de l'antiquité dont il a su faire un emploi si remarquable dans ses écrits.

A vingt ans, élu procureur de la nation de France, 1383, il fut chargé d'enseigner au collège de Navarre ce qu'il y avait si bien appris. Cela lui permit de se rendre compte de ses propres études, et lui donna le meilleur moyen de les compléter, car c'est en communiquant à autrui des notions nouvellement acquises qu'on achève de s'en ren-

1. Crevier . *Histoire de l'Université de Paris*, tom. III, p. 182.

dre maître. Gerson dut donc apprendre doublement, pour lui-même et pour ses élèves, et donner comme il le désirait lui-même une base inébranlable à ses connaissances à venir. En même temps il fit là ses premières expériences pour son futur rôle d'éducateur de la jeunesse.

Bientôt après il obtint le grade de bachelier en théologie, et c'est alors qu'il entra en scène pour la première fois. Une discussion avait éclaté au sein de l'Université à propos du dogme de l'Immaculée Conception de la Vierge. Les théologiens de ce corps célèbre étaient partisans de ce dogme que les Dominicains combattaient. Jean de Montson enseignait que la Vierge avait été sujette au péché originel. Condamné par l'Université en 1387, il en appela à Clément VII. L'Université envoya au pape une députation à laquelle le bachelier Gerson fut adjoint : par la bouche de Pierre d'Ailly, elle se réserva le droit d'examiner et de juger les questions de doctrine. Elle triompha des dominicains qui furent exclus des chaires de l'enseignement parisien (1). Ce séjour de Gerson à Avignon fut un moment décisif pour sa vie : il put voir de ses propres yeux les vices de cette nouvelle Babylone dont la dissipation scandalisait le monde, et il retourna à Paris avec la ferme résolution de joindre ses efforts à ceux de tous les vrais amis de l'Eglise pour en réformer les mœurs.

1. Ce n'est qu'en 1403 que les dominicains furent réintégrés dans l'Université, sur les instances de Gerson, bien qu'il fût lui-même partisan de l'Immaculée Conception. Cf. son *Sermo de Conceptione B. Virginis*. T. III, p. 1322, suiv. ; Du Boulay, *Histor. Univ. Par.*, t. IV, p. 618 et suiv.

En 1392, après dix années de sérieuses études, il fut promu au grade de docteur en théologie. Trois ans plus tard, son ancien maître et ami Pierre d'Ailly, que Clément VII venait de nommer successivement aux évêchés du Puy et de Cambrai, renonçait à la chancellerie de Notre-Dame. Il n'oublia pas son disciple et le présenta comme le plus digne de lui succéder. La protection du duc de Bourgogne ne laissa pas un moment incertaine la nomination de Gerson : il fut élu chancelier. Dès lors une nouvelle carrière s'ouvre à son activité : nous n'avons à en étudier que le côté qui touche à l'enseignement théologique et à l'éducation populaire (1).

1. Sur l'histoire de Gerson, le lecteur consultera les ouvrages de M. A. P. Faugère (*Eloge de Jean Gerson*, Paris, 1838, in-4°) et de M. Ch. Schmidt (*Essai sur Jean Gerson*, Strasbourg, 1839, in-8°).

CHAPITRE PREMIER

DE LA RÉFORME DES ÉTUDES THÉOLOGIQUES.

Lorsque Gerson succéda à son maître comme chancelier de l'Université, il se faisait une révolution dans les études théologiques. Elle avait commencé avec Pierre d'Ailly, Guillaume Deschamps et Clemangis. Gerson élevé à leur école et secondé par eux contribua puissamment à l'accomplir. Il s'agissait de substituer aux subtilités et aux abstractions métaphysiques de la scolastique une science plus solide. Grâce aux leçons de d'Ailly, Gerson avait appris à pénétrer l'essence réelle de la philosophie. Esprit profondément méditatif, les arguties oiseuses d'une dialectique sèche et morte, étaient peu faites pour le séduire. Au lieu de tout cela, il voulait une science vivante, animée pour ainsi dire d'un souffle céleste. Sans doute, lui-même, n'a pas toujours su se défendre contre l'influence de la scolastique ; il n'a pas su se débarrasser complètement des chaînes où l'autorité de l'Église retenait la spéculation, mais au moins a-t-il tâché d'inspirer de la vie à ces formes arides. Il a toujours lutté contre ce système incapable de satisfaire aux besoins de son âme, et s'est efforcé de le réformer en portant dans l'enseignement de la théologie un esprit plus libre et plus éclairé.

Il ne faudrait pas croire cependant que Gerson ait

voulu innover en matière de dogmes. Quoiqu'on le compte avec raison parmi ceux qui ont hâté la chûte de la scolastique et l'avènement d'une science nouvelle, il n'a rien changé au système orthodoxe de son église. Il a accepté sans aucune restriction tout ce qu'il avait appris des théologiens, ses prédécesseurs. Il place en tête de sa dogmatique la proposition que l'humanité, détournée de Dieu par le péché, a besoin de réhabilitation, et qu'à cet effet Dieu lui a envoyé Jésus-Christ comme unique médiateur et rédempteur (1). Avec l'Église il admet aussi un Dieu unique, possédant toute perfection en trois personnes distinctes (2). Nous n'avons de lui aucun livre où il ait traité de la théologie avec une certaine méthode : ses opinions dogmatiques doivent donc être recueillies dans ses différents ouvrages, et le nombre relativement petit de ceux que nous avons vus, pour notre sujet particulier, n'étant pas de nature à donner une connaissance complète de sa théologie, nous ne poursuivrons pas davantage cette étude. L'œuvre tripartite elle-même, rédigée primitivement à l'usage des curés et destinée à être lue dans les Églises, ne contient aucun développement scientifique.

Mais si Gerson n'a pas dévié de l'orthodoxie générale, il a réclamé pour la science théologique un fondement plus solide. Déjà dans un de ses discours de bachelier il avait eu le courage de protester contre ce système de subtilités qu'on enseignait aux écoles et qui n'avait d'autre résultat que de voiler la vérité (3). Pendant tout le

1. *Opusculum tripartitum*, chap. II et III.

2. *Ibid.*, chap. I.

3. *Sermo in die Septuag. a.* 1388, t. III, p. 1029 : « *Vitandæ*

temps qu'il est resté à la tête de l'Université de Paris, il a travaillé à cette réforme des études : il a cherché à les rendre plus sérieuses, à les diriger vers leur véritable but, en s'opposant énergiquement aux querelles stériles des écoles scolastiques et à l'invasion des doctrines exaltées des sectes panthéistes et mystiques du Brabant. Sans doute il n'a pas réussi autant qu'il l'aurait voulu : ses efforts eussent mérité plus de succès. Il faudra encore plus d'un siècle pour débarrasser la science de ses entraves. Mais au moins Gerson a le mérite d'avoir entrevu les défauts de son époque, d'avoir essayé d'en secouer le joug et d'être ainsi devenu le précurseur d'un temps meilleur.

Toutefois, ce n'est jamais impunément que l'on s'attaque à un ordre de choses établi depuis plusieurs siècles. Gerson ne tarda pas à en faire l'expérience. Lorsqu'il voulut réformer les abus dans l'Université, exiger des maîtres le savoir et les bons exemples, rétablir la discipline dans les écoles, et corriger les mœurs, un concert de plaintes et de récriminations s'éleva de toutes parts contre lui (1). Ces protestations furent d'autant plus péni-

« *sunt et explodendæ araneæ, quæ ipsi Minervæ (quam sapien-* « *tiæ deam fingunt) ideo invisæ ac odiosæ feruntur, quod in* « *subtilissimorum sed fragilium filorum contextione se ipsas* « *eviscerant. Debent enim solida esse et fortia sapientiæ documenta nec tam cassæ subtilitati, quam planæ veritati deser-* « *vientia. Nec ob aliud enim Cato magnus expelli voluit ab* « *urbe Carneadem, quam quod sophisticæ subtilitati plus æquo* « *deditus, veritatem aut obvolvere aut offuscare videretur.* »

1. *Epistola de ref. theolog.* T. I, p. 121 : « *Perdidi enim scripta*

bles pour Gerson, que les princes eux-mêmes qui l'avaient élevé à la haute dignité qu'il occupait, le poussaient à fermer les yeux et à laisser faire. Placé entre la voix de sa conscience, qui lui traçait nettement son devoir, et celle de la reconnaissance envers ses protecteurs, dans la double alternative de se faire l'esclave des princes ou d'encourir leur indignation, il délibéra longtemps en lui-même et avec ses amis s'il n'abdiquerait pas la dignité de chancelier, dont il n'avait plus que faire puisqu'il ne pouvait en remplir les fonctions selon sa conscience (1).

Sur ces entrefaites, le duc de Bourgogne lui offrit le doyenné de l'Eglise de Bruges. Les revenus de ce bénéfice étaient nécessaires à son entretien, car la chancellerie apportait alors plus de considération que de fortune. Aussi s'empressa-t-il de l'accepter, et de quitter Paris, foyer de toutes les intrigues ecclésiastiques et universitaires pour se retirer en Flandre : c'est là qu'il composa la « *Montagne de la Contemplation* » (1398) dont nous dirons un mot dans la suite de ce travail. Ne voulant pas être accusé de cumuler deux places, il prit alors fermement son parti de renoncer à la chancellerie. Il a confié à

« *jam et verba innumera.... Ecce, inquiunt, tertiis e cœlis cecidit* « *Cato...* »

1. Gerson a confié à Pierre d'Ailly les agitations secrètes auxquelles son âme fut alors en proie. *Epistola de reformatione theologiæ*, 1er avril 1400. T. I, p. 121 : « *Me præ ceteris et infelicem sortem meam defleo, quoniam ex debito suscept officii cancellariæ Parisiensis incredibilibus usque nunc urgeor augustiis, dum nec exercere libet, nec excutiendi eam a cervicibus via conceditur.* »

quelques pages précieuses (1) les motifs qui le poussaient à cette résolution, que rien ne pourrait modifier : ni le scandale qui résulterait de sa démission ni les accusations de coupable légèreté auxquelles il s'attendait de la part de ses ennemis, ni les reproches que lui adressaient déjà ses amis et ses parents dont la fortune dépendait de la sienne. On voit dans ces pages combien lui paraissaient sérieuses et saintes les fonctions de chancelier : s'il veut les quitter c'est pour ne pas rester le témoin des désordres qu'il ne peut empêcher, et que sa conscience austère s'exagère peut-être trop au-delà de la réalité. Pour se justifier auprès des siens, il rejette sur son caractère ce que son dessein pouvait avoir de blâmable à leurs yeux. Pourquoi faire violence à ma nature : je me « suis mille fois reconnu éminemment impropre aux « choses pratiques, craintif, scrupuleux, facile à troubler « et par habitude, incapable d'une vie d'action » (2). Peut-être aussi, Gerson se sentait-il entraîné par la pente invincible de son tempérament et de ses habitudes hors du théâtre de la vie active : son génie contemplatif et ardent avait besoin de la méditation et du silence de la solitude.

Cependant, les sollicitations du duc de Bourgogne (3), celles de ses amis, et surtout les instances de Pierre d'Ailly, intéressé à maintenir le successeur qu'il s'était

1. Tome IV, p. 725.

2. Tome IV, p. 724 : « *Est autem natura mea et consuetudo ad agibilia prorsus inepta, scrupulosa, iners, formidolosa, levissime perturbata, ut plus millies experior jugiter...* ».

3. *Ibid.* p. 723.

donné, triomphèrent de ses résolutions. Il consentit à rester chancelier et ce fut un bien pour l'Université et pour l'Eglise. Gerson comprit qu'il avait une autre mission à remplir que de quitter le monde pour s'enfermer dans le silence d'une cellule. Son ardent amour pour l'Eglise lui faisait un devoir de sacrifier son repos personnel à cette même Eglise qu'il voyait tombée si bas : il n'avait pas le droit de se retirer de la lice en ne songeant qu'à se sauver lui-même : il devait aussi se dévouer pour le salut des autres. Il se relève donc à l'idée de son devoir, et il ne pense plus à l'insuccès de ses premiers efforts, que pour s'exciter à en faire d'autres.

Mais avant de revenir à Paris, Gerson sembla fixer les conditions de son retour, lorsqu'il écrivit à son ancien maître du collège de Navarre les deux lettres de l'année 1400, si remarquables pour constater ses projets de réforme à l'égard de la théologie (1). Pour lui, le germe du mal, dont souffraient la théologie et la philosophie, se trouvait dans la vaine curiosité des docteurs scolastiques qui voulaient toujours saisir l'insaisissable, expliquer et définir ce qui dépasse toutes les bornes de l'esprit humain. Dans un siècle aussi calamiteux que le quatorzième, il ne s'agissait pas d'enseigner aux écoliers un système de subtilités dont la singularité et la hardiesse nous étonnent encore aujourd'hui (2), ou de les exercer à des disputes

1. *Epistola de reformatione theologiæ*, T. I.

2. *Ibid*. T. I, p. 123, sur les problèmes dont s'occupait alors la métaphysique. Gerson s'écrie ensuite : « *Et pro honore Dei attendatur diligenter quanta est necessitas pro instructione popu-* « *lorum et pro resolutione materiarum moralium temporibus*

frivoles et oiseuses. De quel secours pouvaient être pour les peuples accablés de malheurs inouïs, des pasteurs, armés de pied en cap de syllogismes et de distinctions subtiles, mais incapables de compatir à la misère universelle et de montrer aux âmes avides de paix l'unique source d'où elle émane? Aussi dans des lettres adressées aux étudiants du collège de Navarre exhorte-t-il ces jeunes élèves à vaincre une vanité qui ouvre la porte à toutes les erreurs et ne produit que des scissions; il les engage à ne pas aborder les études sacrées avec une âme remplie d'orgueil, mais à se scruter d'abord eux-mêmes, à faire une pénitence sincère et à prêcher un jour au peuple, non des vanités scolastiques mais des matières morales et religieuses (1).

Ce qu'il veut avant tout c'est que l'on abandonne toutes les doctrines inutiles, sans fruit pour la raison et sans solidité, qui séduisent les étudiants et les induisent en erreur, qui font mépriser la Bible et rire des théologiens (2). Il demande que l'on revienne à la pure *Parole de Dieu* (interprétée à la lumière des écrits des Pères), que les prêtres ont abandonnée comme une chose superflue, honteuse ou

« *nostris. Et tunc credendum est quod in tanta angustia tempo-*
« *ris et inter tot animarum pericula non multum placebit lude-*
« *re, ne dicam phantasiari circa ea quæ prorsus supervacua*
« *sunt.* »

1. *Lectiones duæ contra vanam curiositatem in negotio fidei.* A. 1402, p. 86 suiv. *Epistolæ duæ ad studentes collegii Navarræ quid et qualiter studere debeat novus theologiæ auditor et contra curiositatem studentium*, T. I, p. 106 suiv.

2. *Epistola de ref. theol.*, t. III, p. 122.

indigne de leur grandeur pour la livrer à des hommes qui par leur impéritie ou par leurs mœurs l'ont faussée et en ont fait une sorte de fable ou de chanson qui provoque le rire de ceux qui l'entendent (1). Cette parole de Dieu est pour lui le meilleur remède aux maladies spirituelles « *maxima sane spiritualium morborum medicina* ». Que l'on remette en vigueur toute la sévérité de la discipline qui s'est considérablement relâchée, et pour éviter à l'avenir les discussions dogmatiques trop scandaleuses, que la faculté prenne soin de bien marquer les doctrines qu'elle rejette, afin que tous s'en abstiennent. Il demande même que l'on refuse la licence d'enseigner à tous ceux qui seront coupables de les avoir professées.

A côté du retour à la pure parole de Dieu, Gerson proposa un second remède contre l'aridité de la dialectique des scolastiques ; c'est le retour à un sage mysticisme. La scolastique, oubliant la vérité morale, avait négligé deux choses : l'observation du monde extérieur, si nécessaire à la connaissance de l'homme social, et l'étude intime du cœur humain et de ses aspirations vers Dieu. Elle avait étouffé l'élan de la prière et l'enthousiasme de la foi. Le mysticisme, avec la prière et l'humilité, fut pour Gerson le principe régénérateur de l'enseignement. Aux puérilités de la scolastique il substitua une science éclairée des lumières de la grâce, pleine de l'amour divin et dispensatrice de tous les fruits de la charité. Elle repose sur la distinction nécessaire et évidente de deux

2. *Ibid.* 1re lettre.

raisons : l'une supérieure, l'autre inférieure. La première conçoit par l'inspiration d'en haut, et elle est le partage de tous, grands et petits, savants et ignorants. L'autre, au contraire, produit par elle-même et pour un petit nombre : c'est la raison humaine qui dans son domaine classe, divise et subdivise toutes choses. La première, au contraire, qui est la vie pratique et morale, produit d'autant plus qu'on lui demande davantage. Cette distinction de deux raisons, l'une divine, l'autre humaine, une fois posée, la théologie mystique cherche à les unir en les coordonnant, et elle devient ainsi l'anneau de réconciliation entre la créature et le Créateur. L'amour est le principal élément de cette science, et de là vient que les hommes simples, dépourvus de connaissance, inhabiles à en discerner les degrés, sont néanmoins capables d'en goûter les délices, aussi bien que les savants ; car la connaissance de Dieu s'acquiert bien plutôt par un profond sentiment d'amour, et par une pénitence sincère, que par les investigations de la raison (1). Ce qui caractérise enfin cette science religieuse que Gerson substituait à la scolastique, c'est ce qu'il en dit lui-même, non-seulement dans la *Montagne de contemplation*, mais encore dans un de ses opuscules sur les Cantiques. Après avoir parlé de la musique des sens, il y traite de la musique de l'âme, dont le rythme est aussi varié que le mouvement intérieur des passions et de l'amour. « C'est dans ce monde intérieur, dont il compare la douce harmonie à

1. Comp. la *Montagne de Contemplation.*

celle des sphères célestes, que la théologie mystique, ajoute-t-il, est absolument nécessaire à celui qui veut chanter par amour et comprendre la musique du cœur » (1). Ainsi introduire la saveur de la vérité biblique et un mysticisme actif, dans le haut enseignement, tel fut l'objet que Gerson poursuivit dans sa réforme théologique. Il s'agissait pour lui de fonder le développement des facultés intellectuelles sur la culture des mœurs et de l'instruction publique sur l'éducation religieuse : il s'appliqua toujours à maintenir l'équilibre entre ces deux éléments.

Pendant que Gerson réformait les études théologiques il travaillait aussi avec non moins d'ardeur et d'énergie à la réforme de l'éducation morale et religieuse du peuple. Déjà dans sa lettre à Pierre d'Ailly il avait proposé les mesures à prendre. « C'était au moyen de livres reli-
« gieux élémentaires composés à l'exemple du petit
« traité que la faculté de médecine de Paris avait autre-
« fois publié pour faire connaître à chacun les conta-
« gions qui régnaient alors. De même les nouveaux
« traités devaient mettre la foi et la morale chrétienne à
« la portée des simples gens auxquels le clergé n'adres-
« sait jamais que de rares et mauvaises instructions » (2).

1. « *Theologia mystica quæ prorsus est necessaria cantare volenti per amorem* ». *Plures tractatus de Canticis*, t. III, p. 630

2. *Op. cit.* T. I, p. 124 : « *Item forte expediret, ut sicut olim tem-*
« *pore quarumdam pestilentiarum facultas medicorum compo-*
« *suit tractatulum ad informandum singulos, ita fieret per*
« *facultatem vel de mandato ejus aliquis tractatulus super*
« *punctis principalibus nostræ Religionis et specialiter de Præ-*

L'éducation morale et religieuse du peuple fut l'œuvre la plus douce et le soin le plus constant de la vie de Gerson. Nous allons voir comment il l'accomplit.

« *ceptis ad instructionem simplicium quibus nullus sermo aut*
« *raro fit aut male fit* ».

CHAPITRE II

LITTÉRATURE EN LANGUE VULGAIRE; SON IMPORTANCE ET SES DANGERS.

Il ne faudrait pas croire que les clercs ou latiniers du moyen âge ne faisaient usage que du latin. A la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe, les diverses classes de la société ignoraient l'idiome du monde savant ou n'en faisaient point usage ; les lettrés, ne pouvaient donc pas s'en servir pour se faire comprendre d'elles. Il est clair, en effet, qu'au moyen-âge, comme dans tous les temps chaque orateur ou écrivain devait employer la langue de ceux dont il voulait se faire comprendre et du public auquel il s'adressait. Or Gerson nous apprend lui-même quelle était la langue comprise de ses auditeurs et ses lecteurs. « On a trouvé, dit-il, tant de diverses doctrines et sciences que tout le monde est plein d'escriptures et de livres en latin et en français et en plusieurs aultres langaiges qui parlent moult subtilement des vices et des vertus... etc. (1) ».

Dans le prologue de la *Montagne de contemplation* adressé à ses sœurs, Gerson déclare lui-même à quelles

1. *Trésor de la sapience* Bibl. nat. Mss. 1028, 1795, 1796. Les mots « en français et en plusieurs aultres langaiges, » sont employés ici pour ce que nous appelons la langue vulgaire.

classes de personnes il destine ce traité et quels motifs l'ont porté à le faire.

« Aucuns se pourront donner merveilles pourquoy de « matière haulte comme est de parler de la vie contem-« plative, je vueil escripre en français plus que en latin « et plus aux femmes que aux hommes, et que ce n'est « matière qui appartiengne à simples gens sans lettres? »

« A ce je respons que en latin cette matière est don-« née et traittiée très-excellemment ès divers livres et « traittiez des sainctz docteurs... Si peuvent avoir clercs « qui scevent latin recours à tels livres, mais aultrement « est des simples gens et par espécial de mes sœurs ger-« maines auxquelles je vueil escripre de ceste matière et « de ceste vie... »

Le traité sur l' « *ABC des simples gens* » (1) nous montre encore Gerson appliquant la langue française à l'éducation morale du peuple dont il fut le propagateur.

On le voit, les femmes et les enfants ne comprenaient que la langue vulgaire : celle-ci était pour tous la langue de la famille. Il en était de même pour les gens sans lettres, c'est-à-dire les classes laborieuses, qui privées d'instruction, ignoraient entièrement le latin qui se distinguait toujours par son caractère de langue apprise et enseignée. De jour en jour le latin devenait plus étranger à la société féodale (2). La masse de la société ne le parlait pas. Quant aux classes moyennes, petite noblesse municipale, riches bourgeois, commerçants, on ne doit point ou-

1. *Biblioth. nat.* Mss. 1843, fol. 16, et 1836, fol. 51.
2. Du Boulay, *Hist. univ. Par.*, T. IV, p. 696 et ss.

blier que c'est pour elles que se faisaient les traductions en langue vulgaire. Dans la société ecclésiastique même, le latin était moins répandu qu'on ne l'a généralement cru. Les jeunes clercs ne s'accoutumaient à cet idiome qu'avec une répugnance marquée, même dans les écoles les plus renommées. A l'appui de cette assertion, nous ne citerons qu'un fait qui se passe de commentaire. Dans le règlement que fit Gerson pour l'école épiscopale de Notre-Dame, il s'y montre tout préoccupé du soin de soustraire les élèves aux habitudes et à l'action de la langue vulgaire. C'est dans ce but qu'il ordonne de punir tous ceux qui oublient de parler latin et de leur infliger les mêmes punitions lorsqu'ils ne se dénoncent pas les uns les autres pour avoir parlé français. Nous devons ajouter cependant que le règlement de Gerson recommandait encore l'explication des Evangiles en langue vulgaire afin que les jeunes clercs pussent bien en saisir l'intelligence et faire passer avec elle la dévotion dans leur âme (1).

L'idiome national formait donc l'atmosphère des intelligences, le milieu où elles se développaient naturellement. Les diverses classes de la société séculière, ne comprenant bien que le français, ceux qui voulaient agir sur elles étaient obligés de leur parler dans cette langue, et cette obligation était d'autant plus importante pour eux qu'ils aspiraient à agir plus efficacement. Aussi Gerson s'empressa-t-il de satisfaire à cette nécessité de parler la langue de tous, et c'est ce qui rendit son action si générale et si instantanée. La composition de ses écrits

1. R. Thomassy. *Jean Gerson*, Paris, 1843.

en langue vulgaire était un fait d'une portée extrêmement haute de la part d'un chancelier de l'Université de Paris, représentant-né des lettres latines. L'innovation qu'il sanctionnait ainsi de son autorité devait avoir d'heureuses conséquences : le monde savant et le peuple allaient ainsi à la rencontre l'un de l'autre : ils allaient se rapprocher, s'unir, se concilier. D'un côté la science s'abaissait pour se mettre à la portée de tous les esprits. De l'autre, le peuple poussé par un invincible besoin d'initiation, se prêtait à toutes les expériences afin d'en jouir lui-même, et cette fois-ci, loin de se laisser absorber par la science, c'est lui, au contraire, qui se l'approprie. Les représentants de la science descendent ainsi jusqu'au peuple pour l'élever jusqu'à eux : ils lui parlent d'abord sa propre langue pour lui faire comprendre la leur. Sortis pour la plupart des rangs du peuple, ils travaillent à leur tour à l'instruire. Tel fut le rôle de Gerson... Si c'est le côté de son œuvre le moins étudié, puisque ses écrits français sont encore pour la plupart sous la poussière des manuscrits, on peut voir que ce n'en est pas le moins noble et le moins intéressant.

Mais cette instruction du peuple ne laissait pas que de présenter de graves dangers. Comme dans tous les temps certains écrivains ne se servaient de la langue du peuple que pour flatter ses goûts sensuels et le pousser dans la voie des frivolités malsaines. D'autre part l'Eglise avait vu d'un œil inquiet, certains sectaires se servir des traductions de la Bible pour ébranler son autorité, ou répandre des aberrations panthéistes et autres. Aussi Gerson commença-t-il par signaler ces écueils avant de

donner lui-même l'exemple d'une saine littérature populaire.

Quels étaient donc les dangers qu'il fallait éviter? C'étaient d'abord les abus de la langue vulgaire. Gerson revient souvent dans ses œuvres françaises sur cette question capitale. C'est ainsi qu'il déclare à propos du mystère de la conception, « que c'est périlleuse chose « de bailler aux simples gens qui ne sont pas grans « clercs livres de la Sainte Escripture translatée en fran- « çois car par maulvois entendement, ils peuvent tantost « cheoir en erreur » (1).

Si la Bible est « bien et au vray translatée en françois et entendue sobrement », il peut en venir beaucoup de bien, mais si le contraire a lieu, « si elle est mal translatée ou si elle est présomptueusement estudiée et entendue », il peut en venir des maux et des erreurs sans nombre. D'après Gerson il ne suffit pas pour bien comprendre la Sainte Ecriture, de connaître la signification grammaticale et vulgaire des mots. Il faut encore posséder à fond, aussi bien les autres sciences de philosophie et de logique, que les écrits des Saints Docteurs qui « ont exposé la Sainte Escripture par inspiration divine, et les comparer l'un à l'autre. S'il en était autrement, tous les simples grammairiens seraient de bons théologiens, « ce qui n'est pas », ajoute Gerson. Toutes les hérésies sont nées de cette présomption. Dans l'Ecriture les mots sont souvent équivoques, et le même mot

1. Ms. 1029, fol. 44 : Sermon pour le jour de Noël. Le passage étant assez curieux voyez l'appendice où il est cité en entier.

est pris quelquefois dans des sens bien différents, « et convient accorder l'un de l'Escripture par l'aultre, ou aultrement on y trouverait contradiction. »

Après avoir montré l'abus que l'ignorance ou la demi-science peut faire des traductions des Saintes Ecritures, Gerson complète sa pensée en cherchant à consoler les simples gens de ce que les livres saints ne sont pas toujours mis à la portée de leur intelligence. Il n'est pas une seule chose au monde sur laquelle on ne puisse poser mille et mille questions, qui embarrasseraient les philosophes et les clercs les plus subtils : ni les uns ni les autres ne sauraient répondre la vérité, et même ils se contrediraient mutuellement. Si donc ceux qui passent leur vie à étudier les œuvres de la nature n'arrivent pas à en comprendre la dixième partie, comment les autres pourraient-ils comprendre « les haulx mystères de Dieu »: prétendre y parvenir serait de l'orgueil, de la curiosité et de la présomption. « Pour ce, très-chières gens sim- « ples et aultres, ostez hors de votre compaignie ceste « perilleuse et mauvoise hostesse que on nomme curio- « sité l'orgueilleuse... »

A côté des abus de la langue vulgaire il y avait d'autres dangers bien plus redoutables encore, et auxquels Gerson voulait soustraire la jeunesse et le peuple dont il se proposait de faire l'éducation. La corruption s'étendait alors partout : elle avait même envahi les Eglises et les Cathédrales au sein desquelles « se jouaient des folies « insensées imitées du paganisme, et des fêtes idolâtres, « odieux sacrilèges, horribles à décrire ou même à pen- « ser, et représentés avec la plus impudente dissolution

« dans le lieu de la prière par des ecclésiastiques que ne « peut retenir la présence même du corps de Jésus-« Christ » (1). Dans la même lettre, Gerson semble indiquer le remède qu'il voudrait appliquer à ce mal. A la suite de son généreux projet d'instruction populaire, il exprime l'idée d'une inquisition destinée à rechercher tout ce qui se publierait trop librement contre la foi (2). On peut faire ses réserves sur le remède proposé par le chancelier : l'histoire a suffisamment montré ce que produisent ces sortes de tribunaux : le mal qu'ils font est pire que celui qu'ils prétendent guérir. Mais pour que le doux Gerson en fût venu à proposer un si dangereux procédé comme un auxiliaire utile à l'éducation du peuple, un moyen de discipline sociale réclamé pour le maintien de la foi, qui au milieu de l'incroyable pêle-mêle de l'époque était le seul lien des esprits et leur seule garantie d'ordre, il fallait que le danger fût bien menaçant pour la jeunesse dont Gerson s'occupait toujours de surveiller les mœurs et les études avec une sollicitude qui ne se refroidit jamais. Il voulait avant tout la préserver de l'influence envahissante des mauvais livres.

De là vient la part qu'il prit à la polémique contre le *Roman de la Rose* et dont il ne sera pas superflu de dire un mot, d'autant plus qu'elle touche de très-près à une question qui, à l'heure actuelle, est à l'ordre du jour.

Il se produisait alors une violente réaction contre la

1. *Epistola de ref. theol.*, t. I, p. 121.

2. *Ibid.*, p. 124 : « *Item forte necesse est providere de inquisi-« tore aut de tali, qui tanquam inquisitor posset vacare circa ea « quæ nimis libere immo temere contra fidem publicantur in « conviviis, in jocis aut aliter.* »

licence inouïe des écrivains profanes qui se faisaient les interprètes et souvent même les apologistes des exemples les plus corrupteurs. Au début du xv[e] siècle, les partisans du *Roman de la Rose* furent accusés d'outrager la religion de l'enfance, de propager partout le mépris de la pudeur, de rabaisser la femme en la réduisant au rôle d'instrument de plaisir et d'exercer l'influence la plus désastreuse sur les mœurs du royaume. La seconde partie du poème, due à la plume de Jean de Meung, justifiait ces accusations. C'était un démenti formel donné à la première dont l'auteur était Guillaume de Lorris, et où brillait l'amour chevaleresque le plus pur, et le culte de la femme chrétienne. Sous la plume de Jean de Meung, au contraire, ce culte se transformait en une grossière satire des plus nobles sentiments. Pour lui, la fidélité n'était plus que duperie ; quant à la chasteté, « comment se rencontrerait-elle avec la beauté puisqu'à peine peut-elle subsister avec la laideur. Les femmes étant toutes perfides et trompeuses, il faut donc être dépourvu de raison pour s'attacher à une espèce si corrompue à laquelle il ne manque que l'occasion de faire le mal. » Cette défiance outrageante, ce mépris général pour le sexe, conduisait nécessairement à la destruction du mariage et à la communauté des femmes. Il n'y avait plus qu'un pas à faire, et Jean de Meung le fit sans aucune hésitation (1).

1. Voici la conclusion du poème :

« Car nature n'est pas si sotte...
Ains vous a fait, beau fils, n'en doubtes,
Toutes pour vous et tous pour toutes
Chascune pour chascun commune
Et chascun commun pour chascune. »

Pour mieux combattre cet ouvrage, Gerson en emprunta la forme littéraire. Dans son opuscule, « *Contre le Roman de la Rose* » comme dans l'œuvre de Jean de Meung, tout se passe en songe et en vision. Mais ici « devant la cour saincte de chréstienté », le voile des personnages allégoriques n'ôte rien à l'énergique sincérité du langage. La plainte contre les corrupteurs de l'enfance et de la jeunesse y est presque toujours éloquente et elle nous intéresse d'autant plus que Gerson, ne cessant de la renouveler jusqu'à la fin de ses jours, la justifiait surtout par ses actes en se faisant l'instituteur des petits enfants.

Sous le rapport de l'art, Gerson accordait à ses adversaires que la mise en scène du vice ou du crime est souvent nécessaire au but de l'écrivain, mais c'est à condition de rendre le mal plus odieux, afin qu'en le voyant agir et l'entendant parler, tous nos sens et toutes nos facultés se révoltent à la fois contre lui. « Et tellement, dit-il, que tout lecteur aperçoive le reproche du mal et surtout l'approbation du bien, ce qui est le principal. » Gerson fixait ainsi le but et les limites de la liberté morale en littérature.

Il écrivit également contre l'usage de laisser les images lascives exposées au regard des enfants (1) et il multiplia pour eux et pour les jeunes gens ses traités d'éducation morale. Il aurait même voulu, afin d'agir plus efficacement sur l'esprit fonder une littérature chrétienne et

1. *Contra lascivas imagines.* T. III, p. 292. *De innocentia puerili.* T. III, p. 293.

nationale, à la place de ce paganisme littéraire de l'antiquité dont les écrits du XIVe siècle ont fait un si fastidieux emploi. La langue vulgaire en effet était pour Gerson un instrument propice ou nuisible d'après l'usage qu'on en faisait, et s'il en proscrivait tous les abus dans l'enseignement religieux, personne, d'un autre côté, n'en recommanda mieux le bon usage par ses propres écrits : elle devint entre ses mains un puissant instrument de propagande chrétienne.

CHAPITRE III

SON ŒUVRE POUR L'ÉDUCATION MORALE DU PEUPLE ET DES ENFANTS.

SECTION I

Traités en langue vulgaire adressés aux simples gens.

Gerson dédiait à sa famille les écrits qu'il destinait à l'éducation des « simples gens sans lettres » et des femmes en particulier. Il semblait vouloir expérimenter sur les objets les plus chers de ses affections, l'effet que ses traités d'éducation chrétienne devaient produire sur les portions de la société dont l'instruction avait été le plus négligée jusqu'alors, et dont il n'oublia jamais que lui et les siens étaient sortis. Cette instruction qu'il voulait leur donner, n'avait d'autre but que de les conduire directement à des résultats pratiques : à la moralité et à la vertu. Or, s'il a reconnu et proclamé avec les savants les avantages de la science pour atteindre ce but, il est loin de conseiller ici le même moyen. Une voie plus sûre et plus courte est ouverte à tous, et c'est la seule qu'il recommande. « En effet, par la prière et l'humilité religieuse, en ung seul moment, dit-il, on peut devenir bon et vertueux, sans qu'il faille ensuivre l'estroite doctrine

des philosophes et des savants qui ne réputaient hommes vertueux sinon par très-longues exercitations » (1).

Ce fut là sa méthode pour l'amélioration des classes pauvres, et celle qu'il suivit particulièrement dans la « *Montagne de contemplation* » (2), spécialement composé pour ses sœurs germaines. La science, d'après lui, n'est pas du tout nécessaire aux gens contemplatifs. C'est par l'humilité seule qu'on arrive à la vraie contemplation : celle-ci s'acquiert mieux par une humble simplicité que par « clergie. » Gerson distingue deux sortes de contemplation. La première est celle des bons théologiens versés dans la connaissance des Saintes Ecritures : ils cherchent la nature de Dieu, de son être, de ses attributs, trouvent de nouvelles vérités, les éclaircissent et les enseignent.

La deuxième est celle des gens simples : elle tend principalement à aimer Dieu et à savourer sa bonté, sans chercher à en posséder une connaissance plus claire que celle qui vient de la foi et que Dieu inspire. Les simples gens y parviendront, s'ils laissent de côté les soucis du monde et gardent leur cœur pur. Cette « sapience » et contemplation est la plus haute que nous puissions avoir, et il ne faut pas la confondre avec la science. Celle-ci appartient à l'entendement ; la sapience appartient à l'affection : son nom est autant sapience que savoureuse science, et cette saveur regarde l'affection, le désir, la volonté de la personne. De là vient qu'on peut avoir

1. *Dialogue spirituel de Gerson avec ses sœurs*, t. III, p. 814.
2. *Bibl. nat.*, Ms. n. 1820.

beaucoup de science et peu ou pas de sapience. On a beau être grand clerc : si l'on n'ajoute à la connaissance, un ardent amour pour Dieu, une profonde charité, on ne peut posséder la félicité dans la contemplation. Mais la connaissance que l'on a de Dieu par la foi seule et vraie suffit pour parvenir à cette sapience qui consiste à aimer Dieu, le servir et l'honorer. Aussi les simples peuvent-ils avoir la félicité aussi bien que les savants ; s'ils ont une ferme foi en Dieu, et l'aiment ardemment, ils possèdent la sapience et méritent plutôt le nom de sages que les clercs sans amour et sans affection pour Dieu. Aimer Dieu, savourer sa bonté et sa douceur, voici le commencement et la fin de la vie contemplative. Oublier tout, délaisser l'amour mondain qui empêche l'âme de s'élever en haut, voilà les conditions nécessaires pour y parvenir. Elles sont sans doute difficiles à réaliser, mais l'âme a de puissants auxiliaires : la prière, la lecture de la vie des saints, le secours des anges et les leçons de l'adversité, l'aideront à vaincre toutes ces difficultés, et à franchir les trois degrés de l'échelle de contemplation.

1° *Humble pénitence*, dont le but est de mortifier la vie charnelle passée.

2° *Secret lieu et silence*, le germe sort de terre et monte plus haut.

3° *Forte persévérance*, dont le fruit est parfait.

Entre ces trois degrés sont plusieurs échelons par lesquels « on monte de haut en haut, de vertus en vertus, jusqu'à ce qu'on soit au haut de l'arbre ou de la montagne de contemplation. »

Telle est la véritable sagesse, ou la science savoureuse, comme Gerson la définit : c'est la saveur, le goût même de la vérité se communiquant à tous par la pratique des vertus chrétiennes. C'est ainsi que pour l'instruction morale de ses sœurs et du peuple en général, il envisage la vérité dans ses rapports avec l'amour, alors que tant d'autres ne la recherchaient que pour ses rapports avec l'intelligence et la froide raison. Quelqu'élevé que soit le but de ses traités de morale, le caractère essentiel en est toujours pratique. La pratique en effet est pour tous la condition indispensable de la piété. Partout, Gerson recommande la fervente observation du culte : pour lui la pensée chrétienne a besoin d'expressions visibles, et l'amour de Dieu, le repentir de nos fautes, la charité pour notre prochain, se fortifient et s'accroissent par la manifestation extérieure de ces sentiments. C'est pourquoi tous ses livres d'instruction populaire, l'*ABC des simples gens ; le Mirouer de l'âme parlant des 10 commandements ; l'Examen de conscience ; la Science de bien mourir*, *le Trésor de la Sapience*, sont entièrement consacrés aux pratiques religieuses. Ces petits traités durent être composés peu après son retour de Bruges, ou vers 1404, époque où il publia son *Œuvre tripartite*, en latin et en français.

Tous les traités que nous venons de nommer sont de véritables catéchismes : nous ne pouvons les étudier tous : nous nous arrêterons seulement sur les deux principaux : l'*ABC des simples gens*, et l'*Œuvre tripartite*. Quant aux autres, nous renvoyons à l'analyse que nous en avons donnée dans notre appendice.

« Entendez-vous, petits enfants, fils ou filles, ou aultres simples gens, je vous escripray en français votre ABC qui contient le Notre Père... l'Ave Maria... le Credo qui fut faict par les douze apôtres, les dix commandements et plusieurs aultres poincts de notre religion chrestienne, lesquels poincts ont été voulus de Dieu et montrés certainement en la claire lumière de vraie foy dedans les âmes de simples et dévotes personnes auxquelles on doit bien croire. Et quant à plus sçavoir je renvoie à l'*Exemplaire des petits enfants*, au *Mirouer de l'âme*, à la *science de bien mourir*, à l'*Examen de conscience* et aultres petits traités. »

Suivent le Notre Père, l'*Ave Maria*, le *Credo* et les dix commandements. Gerson se borne à les énumérer : il ne donne aucune explication.

Quant aux autres points de la religion chrétienne ce sont :

1° Les 7 vertus : foi, espérance, charité, prudence et tempérance, force et justice.

2° Les dons du Saint-Esprit.

3° Les 8 béatitudes.

4° Les 7 œuvres de miséricorde corporelle : repaître ceux qui ont faim ; abreuver ceux qui ont soif ; héberger les hôtes ; vêtir ceux qui sont nus ; visiter les malades ; visiter les prisonniers ; ensevelir les morts.

5° Les 7 œuvres de miséricorde spirituelle : enseigner les ignorants ; corriger les défaillants, redresser les errants, celer les maux d'autrui, supporter les injures ; consoler ceux qui sont tentés ; prier pour les pécheurs.

Enfin viennent les sacrements, les 7 douaires de gloire, et les peines de l'enfer.

On a beaucoup parlé de Gerson catéchète : on a même voulu voir un véritable catéchisme dans son traité « *De parvulis ad Christum trahendis* » ; nous montrerons tout à l'heure que ce traité n'est pas et n'a pas la prétention d'être un catéchisme. Du reste, aucun de ses traités latins ne mérite ce titre. On ne saurait faire uue exception pour l'*Opus tripartitum*, puisque cet ouvrage fut publié en français. L'*ABC des simples gens* répond le mieux, ce nous semble, à l'idée que l'on doit se faire du catéchisme, et par le contenu, et par le titre lui-même, qui nous paraît désigner la base fondamentale, essentielle de tout sérieux « apprentissage religieux ». Il répond exactement à l'idée que se faisait Luther du catéchisme, lorsqu'il a pour la première fois employé ce mot en l'appliquant à un petit manuel d'instruction religieuse. Le terme n'y est pas, mais la chose est la même.

A ce traité, il faut joindre l'*Œuvre tripartite*, qui en est le complément nécessaire. Dans l'ABC, Gerson se borne à énumérer les points fondamentaux de la religion chrétienne, mais il n'en explique aucun. Il est tombé dans l'excès contraire dans son *Œuvre tripartite*. Celle-ci est un catéchisme adressé à *tout le peuple chrétien* (1).

Le titre indique la division de l'ouvrage en trois parties: La première comprend les préceptes du *décalogue :* elle

1. Mss. 13. 258, et 24.876. Le Ms. 13.258 porte cette note sur la première page : « Ouvrage tripartite de Gerson (Jean), que les « évêques de France dans leurs synodes recommandèrent aux « curés et insérèrent dans leurs rituels : c'est le modèle des « catéchismes. »

traite de Dieu comme créateur, de la chûte de l'homme, de la Rédemption et des commandements avec détail ; la deuxième traite de la confession (7 péchés capitaux); et la troisième de l'art de bien mourir.

Il n'y a qu'un seul Dieu : il peut tout, il sait tout et possède la perfection absolue dans sa triple personnalité, Père, Fils, Saint-Esprit. C'est lui qui a créé le monde, le gouverne et le régit par sa seule volonté souverainement libre et bonne. Il gouverne tout par sa Providence, et spécialement la créature humaine, à laquelle il a donné une âme immortelle faite à sa ressemblance pour le connaître, le servir, l'aimer et l'honorer. Si l'homme obéit à ses commandements pendant cette vie, il obtiendra la vie éternelle pour laquelle il a été créé.

Mais nos premiers parents, créés pour cette si noble fin, nous ont fermé la porte du paradis. Par leur désobéissance ils ont perdu pour eux et leur postérité le don de la justice originelle qu'ils avaient reçu de Dieu. Aussi naissons-nous tous dans le péché, c'est-à-dire sans le don de cette justice originelle que nous avons perdu par la transgression de nos premiers parents.

Cependant, Dieu n'a pas voulu que l'humanité fût ainsi perdue et privée du paradis. Dans sa grande miséricorde il a cherché à nous sauver, et c'est pour cela que son Fils unique s'est incarné, et a été fait homme par la conception immaculée de la Vierge Marie. Jésus-Christ est à la fois Dieu-Homme et Homme-Dieu, notre Sauveur et notre Rédempteur, annoncé autrefois par les prophètes et adoré par les trois rois d'Orient. Pendant trois années il a annoncé et enseigné la loi divine, la confirmant par de

nombreux miracles, et ses apôtres nous l'ont exposée dans les quatre Évangiles. Il a institué en outre les sept Sacrements ecclésiastiques, et pour nous racheter et nous sauver il a lui-même souffert sous Ponce-Pilate, le supplice de la croix; le reste est la reproduction exacte du Credo. Ceci est la teneur générale de la foi chrétienne orthodoxe. Le catholique est tenu d'y croire.

Si donc Dieu nous a créés à son image, s'il nous a placés au-dessus de toutes les créatures privées de raison, s'il nous a donné une mémoire, une intelligence et une volonté pour le connaître, l'aimer et le servir, s'il nous a miséricordieusement rachetés en supportant pour nous une passion si cruelle que nous ne la voudrions pas supporter nous-mêmes pour nos propres fautes, il est juste qu'en retour nous le servions fidèlement comme un maître, un Père et un Sauveur qui nous a délivrés de l'esclavage de la mort et du péché.

A ceux qui observent ses commandements, il promet une gloire ineffable, mais à ceux qui les transgressent il réserve des tourments épouvantables (1).

Les dix derniers chapitres de cette première partie sont consacrés à l'explication des dix commandements.

Ils y sont traités d'une manière simple, mais solide et instructive en même temps. Il faut convenir cependant que les explications de Gerson à propos de chaque commandement sont beaucoup trop longues. C'est ici surtout que l'on voit chez lui l'influence de la scolastique qu'il a pourtant toujours combattue. Au lieu d'énumérer à pro-

1. Voyez l'Appendice : Sur les peines de l'enfer.

pos de chaque article du Décalogue les cas de transgressions, ce qui donne à cet ouvrage l'air d'un manuel de casuistique, il eût mieux valu une phrase simple, claire et précise, qui se fût plus facilement gravée dans la mémoire de ceux auxquels il s'adressait. Gerson y fait preuve d'une grande connaissance de la nature humaine : il analyse avec beaucoup de pénétration les penchants les plus secrets de l'âme, mais sa morale a tous les caractères et tous les défauts des systèmes de son époque. L'application de la subtilité scolastique à la morale avait enfanté cette casuistique si développée qui pouvait parfois être un bienfait pour le peuple, mais qui le plus souvent endormait les consciences, et favorisait le vice.

Cette première partie de l'œuvre tripartite, n'est que la reproduction d'un traité français de Gerson, le *Mirouer de l'âme parlant des dix Commandements* (1), « brève escripture ordonnée pour le salut des âmes du simple peuple chrétien, et pour leur montrer en gros la teneur de notre foi, et pour savoir ce que Dieu nous commande et défend, et l'exposer à ceux qui ne peuvent souvent ouïr d'autres sermons».

Nous retrouvons aussi la deuxième dans l'*Examen de conscience* (2). Gerson y montre que celui « qui veut se mettre de l'état de péché en l'état de grâce et que ses œuvres vaillent à mérite de vie pardurable, doit reconnaître humblement ses péchés et en avoir déplaisance

1. *Bibl. nat.* Ms. 909, fol. 103.

2. *Ibid.* Ms. 1836, fol. 42.

avec bon propos de soy garder dorénavant par l'aide de Dieu. » L'auteur indique ensuite comment il doit confesser ses péchés, sincèrement et sans rien omettre : péché d'orgueil, d'envie, de colère, d'avarice, de paresse, de luxure, de gloutonnerie.

Enfin la troisième partie n'est que la répétition de la « *science de bien mourir*, où est ordonnée « une brève manière pour admonester ceux ou celles qui sont en article de mort. Elle peut valoir à tous en général pour apprendre à bien mourir ». Elle comprend quatre subdivisions : La première des *exhortations*.

Nous sommes tous, hommes, roi, prince ou autre en la main de notre Sauveur Jésus-Christ, nous avons été mis dans ce monde pour acquérir les louanges de la gloire du paradis « pardurablement par bien vivre en ce monde et pour éviter les peines terribles de l'enfer. » Les péchés de notre vie par lesquels nous avons mérité d'être punis, doivent nous faire prendre de bon gré la maladie et la douleur de la mort en patience. « Nous devons prier Dieu dévotement que tout se tourne à la purgation de notre âme et à la rémission de nos péchés, car nous devons désirer mieux être punis en ce monde que dans l'autre » (1). La deuxième partie contient 6 *Interrogations*. Veux-tu vivre et mourir comme un bon chrétien en la foi chrétienne de notre Sauveur Jésus-Christ ; as-tu le ferme désir d'amender ta vie, si tu reviens en santé, etc. Dans la troisième se trouvent quelques brèves *oraisons* à Dieu, à Jésus, à la Vierge ; et dans la quatrième des *observations* de détail.

1. *Ibid.* Ms. 1836 fol. 48.

Les catéchismes que nous avons analysés à côté des défauts relevés en passant ont cependant des qualités incontestables. Gerson n'est pas tombé dans une erreur fort répandue, même de nos jours, et qui consiste à croire que le catéchisme est uniquement destiné aux enfants. Gerson adresse ses traités aux enfants et aux grandes personnes. Tel doit être en effet le but du catéchisme. Il est destiné à l'adulte et si on le fait apprendre à l'enfant c'est afin que celui-ci arrivé à l'âge de raison conforme sa vie à cet enseignement. Le catéchisme doit s'adresser au peuple chrétien tout entier, sans en excepter personne, aux jeunes et aux vieux, au savant comme au plus ignorant, et parce qu'il s'adresse à tous, il doit être mis à la portée de tous, et c'est à ce point de vue que l'on peut dire que le catéchisme doit être fait en vue des enfants, des catéchumènes (1).

Il faut encore relever une autre qualité plus importante, à notre point de vue. Gerson, nous l'avons déjà fait remarquer, est resté fidèle à la doctrine traditionnelle, et ce n'est pas en cela que nous imiterions ses catéchismes si nous avions à en composer un. Son plus grand mérite à nos yeux est d'avoir donné à l'enseignement de Jésus, et cela avec beaucoup de raison, une plus grande place qu'on ne l'a généralement fait. Dans la plupart de nos catéchismes, l'enseignement de Jésus est à peu près nul. Sauf l'oraison dominicale, et le sommaire de la loi, cités en passant, on ne trouve pas ou presque pas dans ces petits livres une seule parole de Jésus. C'est du

1. E. Ménégoz, *La notion du catéchisme*. Paris, 1882.

décalogue qu'on tire la morale chrétienne et c'est dans le symbole dit des apôtres qu'on va chercher les principaux articles de foi. On dirait que ces deux textes constituent le code sacré de nos Eglises protestantes et qu'on ne peut pas trouver dans les Evangiles ou dans le Nouveau Testament des éléments suffisants d'instruction religieuse pour les enfants. Et cependant ces textes ne renferment ni l'un ni l'autre ce qu'on s'efforce de leur faire dire ; mais si l'on veut rester dans la tradition il ne faut pas être trop sévère dans l'interprétation des textes. On vante beaucoup les heureux effets qu'aurait un même catéchisme pour toutes les Eglises protestantes. Nul ne saurait en disconvenir, mais à notre avis ce n'est pas en se plaçant sur le terrain de la tradition qu'on y parviendra jamais. On n'atteindra ce résultat qu'à la condition de prendre comme base unique l'enseignement moral de Jésus-Christ.

Gerson semble nous avoir montré la voie quand il a mis dans son traité sur l'*ABC des simples gens*, après les commandements, les sept vertus, les huit béatitudes, les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle. Les enfants comprendraient mieux cet enseignement, et se l'approprieraient plus facilement que le dogme de la naissance surnaturelle, ou de la descente aux enfers. Sans doute, tous ces récits légendaires sont choses bien faites pour frapper les imaginations naïves et impressionnables des enfants. Mais il y a, à ceci, un immense danger dont on ne saurait trop tenir compte : ces enfants ainsi frappés dans leur imagination ne retiennent de nos saints livres que l'accessoire, et ils en ignorent l'essentiel. La Bible

et toute l'histoire évangélique deviennent pour eux une sorte de récit merveilleux et légendaire, sans aucun lien avec la vie réelle, et cette fausse conception a pour eux des résultats désastreux. Ou bien l'enfant, frappé de ces récits merveilleux, les conservera gravés dans sa mémoire, et dans ce cas l'histoire évangélique lui apparaîtra comme une fable, et le Sauveur lui-même comme un être surnaturel, et loin de voir dans les actes de sa vie des faits provenant d'une sainteté à laquelle il doit parvenir lui aussi, il les regardera comme des phénomènes peu surprenants de la part d'un être surnaturel : il les admirera, mais ne cherchera jamais à les imiter; ou bien encore, l'enfant arrivé à l'âge de la réflexion et comprenant alors le vide et la vanité de ces récits merveilleux, aura bientôt fait de les confondre avec les anciens contes de sa nourrice et comme on ne lui aura enseigné dans la Bible et surtout dans l'Evangile que ces récits qu'on lui représentait comme les choses essentielles, les points fondamentaux de la religion chrétienne, il rejettera le livre et son contenu tout entier et le catéchisme se trouvera avoir atteint un but tout opposé à celui qu'il poursuivait : il devait faire de l'enfant un chrétien, il n'en aura fait qu'un incrédule.

Il ne suffisait pas à Gerson d'adresser au peuple et à la jeunesse des exhortations et des ouvrages : il voulut aussi donner des principes et une méthode à ceux qui avaient choisi la noble tâche de les enseigner. A quoi bon, disait-il, parler aux jeunes gens ; pourquoi les exhorter à cultiver les germes de vertus déposés dans leurs jeunes âmes, et les prévenir contre l'action glaciale et meurtrière de l'oisiveté, de l'ivraie, de la rouille

et des vices. S'adresser à la jeunesse, c'est s'adresser à des sourds ; elle n'entend pas, ou du moins ne réfléchit pas. Aussi éprouva-t-il le besoin de se tourner du côté des maîtres et des précepteurs (1) : c'est ce qu'il fit dans la première partie du sermon sur la jeunesse de Saint-Louis et dans son ouvrage : « *De parvulis ad Christum trahendis* ».

SECTION II

Ses écrits latins. Conseils aux clercs et aux précepteurs de la jeunesse.

Pour opposer une barrière aux vices, Gerson demande que les maîtres aient une ferme discipline, qui puisse former les mœurs, instruire sur la religion chrétienne, que l'on ne connaît pas assez, et dont on ignore les commandements. On devrait rougir de voir les Israélites mieux instruits sur les principes de leur religion que les enfants chrétiens sur la leur (2). Il appartient aux maîtres de maintenir cette discipline honnète, et si un élève se montre réfractaire, il est de leur devoir de le bannir, car il pourrait corrompre les autres par son exemple.

Que le précepteur se pénétre bien de la règle formulée par Quintilien : « Qu'il se considère comme un père », ou de cette autre, plus élevée encore : « Mon fils, j'aimerais

1. *Sermo de Ludovico sancto*, t. III.

2. *Ibid.*

mieux te voir mort que coupable d'un péché mortel. » Mais pour cela, il faut qu'il soit lui-même un homme vertueux, qu'il inspire le respect et ne donne à ses élèves que les meilleurs exemples, se rappelant sans cesse qu'un seul mauvais exemple est plus nuisible que dix bons ne sont utiles. Toutefois que cette austérité ne fasse pas de lui un homme triste ou renfrogné, qu'elle ne le pousse pas non plus à une douceur qui irait jusqu'à la faiblesse, car l'élève cesserait alors de le respecter. L'excès d'indulgence est cependant moins nuisible que l'excès d'austérité, chez les enfants d'un bon naturel. Que son langage soit sérieux et honnête, et qu'il évite de nommer ce qu'il y a de honteux dans l'homme ; qu'il soit simple en enseignant, et sache se mettre au niveau des jeunes intelligences auxquelles il s'adresse ; qu'il soit patient, maître de lui, peu irascible ; qu'il réponde franchement aux interrogations de ses élèves, et lorsqu'il interroge à son tour, qu'il le fasse dans un langage clair et net, qu'il corrige sans blesser, ce qui provoquerait la haine des élèves, enfin pour rappeler et résumer les leçons, qu'il se serve d'exemples tirés de ses nombreuses lectures, et dans lesquels l'utile se mêle à l'agréable.

A ces conditions, on aura des écoliers plus attentifs et modestes qui prendront plaisir à la parole de Dieu, et lui rendront le respect qui lui est dû (1).

Les conseils que Gerson adressait ainsi aux éducateurs de la jeunesse, n'étaient que le fruit de ses nombreuses expériences. Nous savons en effet, que joignant l'exemple

1. *Sermo de Ludovico Sancto*, 1re partie, T. III.

aux préceptes, il réunissait les enfants auprès de lui, et consacrait à les enseigner tous les loisirs que lui laissaient ses graves occupations. La lecture de son opuscule : *De parvulis ad Christum trahendis*, ne permet pas de révoquer en doute cet intéressant détail (1).

Cette sollicitude paternelle qui poussait Gerson vers les petits, et qui a fait de lui un des plus fidèles imitateurs du Christ avait cependant trouvé des détracteurs. Quelque louable et désintéressé que fût son zèle, il lui avait valu beaucoup de reproches et pas mal de calomnies. On trouvait intolérable que le chancelier de l'Université se fît le maître de catéchisme des pauvres enfants : n'était-ce pas en effet déroger à sa dignité?

On lui reprochait d'agir ainsi par orgueil et par un faux semblant d'humilité. A tous ces griefs misérables, Gerson oppose l'exemple de celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », et il rappelle à ce sujet la comparaison si touchante que Jésus s'appliqua un jour à lui-même en présence de ses disciples.

Non il n'a pas honte d'instruire les enfants, d'entendre les jeunes gens en confession et de les questionner en particulier, ce à quoi il attache une grande importance. Cette occupation n'est pas incompatible avec la dignité de sa

1. T. III, p. 277. Voyez surtout p. 288 : « *Nullo pacto tamen* « *abnegaverim ea me irrationabiliter dimissurum esse, quæ* « *necessitatis sunt in officio Cancellariatus, dum illi indignus* « *deservio pro quantalibet utilitate secutura in aliis. Sed ubi* « *cessat necessitas* (*ut plerumque cessat*), *quis occupationem* « *meam tam salubrem inculpabit, quando me tunc fore vel* « *ludentem, vel otiantem coarguere presumeret nemo ?* »

fonction. Gerson s'élève ensuite aux plus hautes considérations morales. Cet écrit, où se révèle peut-être le mieux l'âme du chancelier, respire une affection, une douceur toutes maternelles. Avec les plus grands philosophes de tous les temps, l'auteur y considère l'éducation première comme un des éléments fondamentaux de l'ordre social. « Il faut amener les enfants à Christ », voilà le thème de tout le morceau. Après avoir montré dans la première considération combien cela est nécessaire pour eux, et utile à l'Eglise, Gerson parle dans la deuxième de ceux qui scandalisent les enfants et les empêchent de venir à Christ. « Il vaudrait mieux pour eux qu'on leur suspendît au cou une meule de moulin et qu'on les précipitât au plus profond de la mer ». On doit aux enfants le plus grand respect : il ne faut jamais blesser leur dignité. Gerson se plaint ici amèrement du peu de soin que les maîtres et les parents apportaient de son temps à l'instruction morale de l'enfance. On ne la négligeait pas seulement ; on mettait encore devant leurs yeux des ouvrages, des modèles, des peintures, des gravures lascives et ignominieuses.

La troisième considération parle du « zèle louable de ceux qui dirigent les petits dans la route qui conduit à Christ. » Ils ont plusieurs manières d'agir efficacement : la *prédication*, l'*avertissement secret*, la *discipline*, la *confession* que Gerson regarde comme le moyen le meilleur : nul autre ne donne une occasion plus favorable pour *exhorter* l'individu et l'*avertir* pour l'avenir. Ici Gerson donne quelques conseils au confesseur : qu'il s'abstienne de parler aux enfants de mauvaises choses qu'ils ne connaissent peut-être

pas, ou bien qu'il en parle avec horreur, afin qu'ils en soient purifiés. Qu'il leur enseigne ce qu'ils doivent confesser et comment ils doivent le faire, et surtout qu'il mette leur conscience en repos. Gerson recommande en outre, aux précepteurs des petits, de conserver une discipline attentive et sévère, afin d'empêcher qu'ils se laissent égarer par les mauvais compagnons, ces voleurs de jeunes âmes comme il les appelle. Si on ne peut les expulser, qu'on sache du moins les connaître et les observer, et, s'il le faut, les corriger publiquement, car la correction publique restreint l'influence des mauvais et augmente celle des bons.

L'auteur consacre la quatrième considération à se justifier des attaques dont il a été l'objet. On lui objecte qu'il doit employer la dignité de sa charge à des choses d'un ordre plus élevé, mais quoi de plus élevé, quoi de plus sublime que la tâche d'instruire les petits. Ce n'est pas l'excès de son humilité qu'il faudrait lui reprocher : n'est-ce pas plutôt de l'excès contraire qu'il faudrait l'accuser ? Sans doute pour relever ce qui est tombé, il est nécessaire de se baisser soi-même : il faut se faire petit pour les petits ; à cette condition seule on pourra les gagner, mais n'est-ce pas le plus sûr moyen de s'élever : d'imiter le Christ et ses apôtres ? Qui serait assez orgueilleux pour mépriser la petitesse, l'ignorance, la naïveté des enfants, quand Jésus, en qui rien ne manque de majesté, s'est incliné vers eux et les a entourés de ses bras bénis.

« Venez donc avec confiance, ajoute-t-il en terminant, le chemin est sans embûches, l'herbe ne cache aucun ser-

pent (1). Nous nous communiquerons mutuellement nos richesses spirituelles, car je ne demande rien de vos biens temporels. Je vous donnerai l'instruction, vous m'accorderez vos prières, ou plutôt nous prierons ensemble pour notre salut commun. »

Gerson a su faire passer dans le petit opuscule que nous venons d'analyser toute la tendresse et la naïveté de son âme. Il s'en dégage une douceur empreinte de tristesse qui constitue un des caractères les plus distinctifs de cette noble nature : en un mot, ce livre reflète admirablement l'image du pieux chancelier, telle que l'histoire nous la présente. Cet homme d'une moralité profonde et austère souffre de l'immense perversité de ses contemporains. Il sent la nécessité d'une réforme universelle, il l'appelle de tous ses vœux, mais trop modéré, trop attaché à l'église dont il était le fils, il n'aurait jamais entrepris sans son aveu cette réforme qui pourtant n'était guère possible autrement : ce ne sont jamais ceux qui restent soumis à l'autorité qui opèrent des révolutions ; ils ne peuvent que préparer la voie à ceux qui ne craindront pas de la braver et de la fouler aux pieds.

1. On accusait Gerson d'être un loup dans la peau d'un mouton. V. *De parvulis*, chap. IV, parag. 4.

CONCLUSION

Les dernières années de Gerson furent consacrées à continuer ce qui avait été l'œuvre la plus douce de sa vie. Suivant chaque jour de plus près les traces de son divin modèle, après les quelques années d'exil que lui avait valu l'inimitié des princes dont il avait eu le courage de blâmer les crimes, il se retira à Lyon où son frère était prieur des Célestins, et là, dans l'école d'un obscur faubourg, il se fit l'instituteur des petits enfants et leur enseigna la doctrine évangélique, ne trouvant aucun des détails de cette tâche indigne de celui qui avait rempli les conciles et les universités de l'autorité de son nom et de sa doctrine. Il mourut le 12 juillet 1429 au milieu de sa famille adoptive, de ces pauvres enfants qu'il allait laisser orphelins, et auxquels il venait de faire répéter cette prière : « Dieu de miséricorde, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson. »

Ainsi, Gerson terminait sa carrière au milieu de ceux dont il n'avait jamais voulu se séparer. Sorti de la classe laborieuse, et parvenu par le travail aux plus hautes fonctions de l'enseignement, il avait jeté les yeux sur tous ceux qu'il laissait derrière et au-dessous de lui. Sa propre expérience lui avait montré la grande fécondité de cette couche populaire où prennent naissance tant de plantes généreuses, mais si souvent maltraitées par l'injustice

du sort. Il avait compris tout le parti qu'on pouvait en tirer par une éducation plus générale, et tout ce qu'il y avait à gagner pour la religion, c'est-à-dire pour la société, s'il parvenait à faire circuler la vérité chrétienne dans tous ses rangs. Au milieu de ses travaux et de ses nombreuses préoccupations, il s'imposa cette tâche particulière et la poursuivit avec l'énergique persévérance que donne une conviction profonde. Lorsqu'il l'entreprit, il espérait encore que la hiérarchie accomplirait la Réforme que tous les amis de l'Eglise attendaient impatiemment : mais les conciles de Pise et de Constance achevèrent de le dépouiller de ses dernières illusions.

C'est alors qu'il tourna toute son espérance vers le peuple, et comprit plus que jamais la nécessité d'améliorer cette grande masse, à laquelle s'étaient mêlés tant d'éléments impurs. Il eut le courage de demander pour elle des prédicateurs vertueux, instruits, éclairés, et joignant lui-même l'exemple au précepte, il prêche et recommande à une société gangrenée de vices et de corruption, de faire pénitence et de revenir à la parole de Dieu, à la Bible. Il place le point de départ de tout progrès intellectuel et moral dans l'éducation de l'enfance, et cherche à lui enseigner le chemin de la vertu chrétienne. Dans un siècle, si célèbre par sa dureté envers les enfants, il a eu le courage de prêcher à leur égard la douceur et la patience.

Il a demandé que le professeur ait pour ses élèves une tendresse de père, et lui a interdit l'usage des châtiments corporels. Il n'a pas craint d'adresser des remontrances aux pouvoirs publics, au sujet de la corruption de la jeu-

nesse par les images obscènes, et autres moyens du même genre. C'est par là surtout qu'il mérite d'être appelé précurseur de notre grande Réformation du XVIe siècle. Il a devancé et préparé la voie à Luther, qui, comme lui et tous les sages qui se sont voués à la recherche des moyens de soumettre la société au joug de la vertu, proclamera cette vérité que là où la jeunesse est élevée dans sa pratique par une instruction et une discipline religieuse et morale, là doivent régner le calme et la prospérité qui marchent toujours à la suite des bonnes mœurs.

APPENDICE

EXTRAITS ET ANALYSES DE QUELQUES-UNS DES TRAITÉS DE GERSON EN LANGUE VULGAIRE.

Extraits relatifs aux traductions de la Bible en langue française (1).

« Pour obvier à aulcunes faulses et folles informations,
« lesquelles on dit avoir été faictes naguère contre la
« vraie doctrine de nostre foy, soient notez les proposi-
« tions ou considérations dessoubz escriptes, lesquelles
« on déclarera ou soubstenra plus en particulier et au
« long, se mestier est, par espécial la 6e, 7e, 8e et 9e, car
« les aultres sont évidentes. »

Voici quelques-unes de ces propositions : « Il ne suffit
« pas à entendre la Saincte Escripture, que on sache la
« signification grammaticale et vulgaire des motz ; mais
« est requise grande et longue estude, tant ès aultres
« sciences de philosophie et de logique comme ès saincts
« docteurs qui ont exposé la saincte Escripture par ins-
« piration divine, et par comparer l'un à l'autre, car aul-
« trement chacun grammairien simple serait tantost bon
« théologien, voir sçairait par foy toute science escripte
« en latin : ce qui n'est pas, mais est occasion très grande
« de cheoir en hérésie, comme Julien l'Apostat, Elvidius,
« Jovinien et les Turlupins fierent et un des remerans
« vers Cambrai, qui se nommait Vespertilion, et presque

1. D'après R. Thomassy, *Jean Gerson*, Paris, 1846, in-18 (2e édit., 1852).

« toutes hérésies sont venues de cette présomption, car « les mots sont souvent équivoques et se prennent aul- « trement en ung lieu que en ung aultre, ou que en com- « mune grammaire, et convient accorder l'un de l'Es- « cripture par l'aultre, ou aultrement on y trouverait con- « tradiction.

« Ainsi, comme il peut venir aulcuns biens se la Bible « est bien et au vray translatée en françoys et entendue « sobrement, ainsi par le contraire en peuvent venir « maulz et erreurs sans nombre, si elle est mal transla- « tée ou si elle est présomptueusement estudiée et enten- « due, en refusant les sens ou exposicions des saincts « docteurs. Y vauldrait mieulz que on ne sceult comment « il advient en médecine et en aulcunes telles sciences « que mielz vauldrait en rien sçavoir que peu ou mal « cuidier estre maistre. »

Dans un sermon pour le jour de Noël, Gerson revient sur cette question (Ms. n° 7039, fol. 44) : « Il appert, « par ce que chante notre Mère et saincte Église, « *post* « *partum*... etc. » et par ce doncques que dit est, appert « que grant erreur et vilain blasme disait ung hérétique « nommé Helvidius quand il osa dire et affirmer que la « Vierge Marie ne demeura pas adonc vierge, contre « lequel argua moult puissamment saint Jérôme et est « certain que la vérité de la foy est au contraire. Mais « cest hérétique fut déçu par mal entendre l'Escripture, « comme font plusieurs gens qui entendent l'Escripture « selon l'opinion de leur teste, et non pas selon l'expo- « sicion des saincts docteurs, laquelle ils ne scevent ou ne « veulent entendre et regarder. »

« Et pour ce je prens cy ung enseignement que c'est « périlleuse chose de bailler aux simples gens qui ne « sont pas grans clercs livres de la Saincte Escripture « translatée en françoys, car par maulvais entendement « ils peuvent tantost cheoir en erreurs.

« Cest hérétique Helvidius print son erreur et par la « parole de l'Evangile qui dit que la vierge Marie en- « fanta son enfant premier-nez. Il concluait que puisque « J.-C. avait esté le premier-nez, il fallait qu'il en y eust « des aultres qui feussent nez après lui ; mais cet argu- « ment ne vault rien. Car comme une femme a ung en- « fant sans et que point en ait eu d'autre, toutefois son « enfant est appelé premier-nez, c'est-à-dire que point « n'a eu d'autre enfant devant lui.

« L'aultre parole de quoy celluy print son erreur, fut « celle qui est escripte en l'Evangile, que Jésus-Christ « avait des frères et des sœurs. Il ne sçavoit pas bien la « manière de parler en l'Escripture, en laquelle bien « souvent tous ceulx d'une lignée comme cousins et cou- « sines sont appelés sœurs et frères, comme il appert au « livre de *Genesis*, de Loth et Abraham et en plusieurs « aultres lieux. Pour ce la dicte parole de l'Evangile « doit être entendue des cousines de J.-C. et des cousins « comme estoient saint Jacques et saint Jehan l'Evangé- « liste et plusieurs aultres. »

« Je ose bien dire qu'il n'est si petite chose au monde, « de laquelle on ne puisse demander mil et mil ques- « tions ; qu'il n'est ni philosophes, ni clerc si subtil au « monde qui ne sceust certainement répondre la vérité « et se l'un dit l'un, l'aultre dira l'aultre. Et se les très-

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE

« grans clers qui ont l'entendement plus eslevé que les
« aultres et qui tout le temps de leur vie mettent peine
« à estudier et sçavoir les œuvres de la nature, ne les
« sçavent toutes comprendre, non pas la dixième partie,
« comme cuident les aultres comprendre et entendre les
« haulx mystères de Dieu. Bien est icy curiosité orgueil-
« leuse, voir et présomptueuse.

« Pour ce, très-chières gens simples, etc. »

§ 2. — *Sur les images. Même sermon. Même source.*

« Mais contre ce que j'ay dit peuvent estre faictes trois questions. « La première font contre nous les juifs et
« dient que par ceste nativité, ydolâtrie n'est point cessée
« envers nous, pour tant que nous adourons ymages de
« bois et de pierre.

« Je leur respons que non faisons, car nous ne adou-
« rons rien proprement fors Dieu. Se je me agenouille
« devant l'image de la croix ce n'est pas pour ce bois
« dont elle est faicte plus que ung aultre bois, mais est
« pour ce que je adore seulement Dieu que ceste croix
« représente.

« Quant aux ymages des saincts et des sainctes, pareil-
« lement je ne les adore pas, mais je honore les saincts
« et les sainctes qui sont représentés par ces ymages.
« Comme les juifs me diront qu'ils s'inclinaient devant
« l'arche de Moïse et baisaient sa robe, et ainsi des aul-
« tres, et non pourtant ils ne dient pas qu'ils soient ydo-
« lâtres, car ils ne adoroient pas les choses devant dictes
« mais Dieu seulement. Et se tu me dis que les simples

« gens ne le font pas, je dy qu'ilz pèchent mortellement
« se ilz ne sont excusez par invincible ignorance ou
« parce qu'ils ont intencion de faire comme l'Eglise fait
« en honorant celles ymages.

« Et icy je pourray donner plusieurs enseignements.
« Mais il me souffist de vous dire quant à présent que vous
« ne devez adorer les ymages néant plus que pierre, et
« quand vous les baisez ou agenouillez devant elles
« plus que devant aultre chose, ce n'est fors seulement
« que par elles vous avez mémoire et remembrance de
« Dieu qu'elles représentent ou des saincts et sainctes,
« car pour aultre chose ne sont faites les images, fors seu-
« lement pour montrer aux simples gens qui ne sçavent
« pas l'Escripture ce qu'ils doivent croire, et pourtant on
« se doit bien garder de peindre faulsement une histoire
« de l'Escripture tant que bonnement se peut faire. »

Dans l'*ABC des simples gens*, que nous citons d'après le manuscrit, Gerson donne une peinture des peines de l'enfer : « Estre en lieu horrible, très-puant et obscur,
« estre en cruels tourments de feu et de froid sans repos.
« Estre battu de diables et voir leurs très-espouvanta-
« bles regards. Estre en haine de Dieu, de tous saincts et
« de toutes sainctes, et les maudire, maugréer et despi-
« ter. Estre en cris, hurlements horribles, et grincements
« de dents. Estre en corps tout ardent, en tas plus laid
« et plus puant que charogne. Estre en continuelle vie
« sans pouvoir mourir avec le ver mordant de la con-
« science, trébucher de mal en mal, de péché en péché,
« sans fin et sans espoir. »

Pour terminer, nous citerons un beau passage du « *Tré-*

sor de la Sapience » (Ms. 1028, comparez avec les Mss. 1795 et 1796).

« Souverain Roi de Paradis, quand je ramène à mon « courage et à ma mémoire que tu es mon Dieu et que tu « m'as créé par ta divine puissance, et que je ne sais si je « fis jamais chose qui fut digne d'être présentée devant « toi, mon pauvre cœur tremble de peur de ta justice « car je sais et connais que j'ai mal usé mon temps passé. « Or, il est vrai qu'en toutes les œuvres que créature « peut faire, la principale est celle qui tend à bonne fin. « Mais pour ce que au monde a plusieurs manières de « vivre et que on a trouvé tant de diverses doctrines et « sciences que tout le monde est plein d'escriptures en « latin et en françoys et en plusieurs aultres langaiges « qui parlent moult subtilement des vices et des vertus, « et de plusieurs aultres langaiges et questions que si je « voulois tout chercher et estudier, mon âge ne suffirait « point pour ce faire. O sapience pardurable qui est prince « et seigneur du ciel et de la terre et que tu as en toi le « trésor de toutes les sciences, je te supplie de fin cœur « et de souverain désir que de toutes ces escriptures tu « me veuilles extraire un petit livre et *une brève doctrine* « comme tu sais qu'il est à faire, par laquelle tant que « mon âme et mon corps seront conjoints ensemble, je « me puisse disposer à toi aimer, craindre et douter et faire « chose qui à toi soit agréable (1), afin que quand par ton

1. N'avons-nous pas encore ici l'idée du catéchisme, bon pour tous les âges de la vie ? et n'est-ce pas au même sentiment qu'obéissait Luther quand « tout docteur qu'il était, il n'avait pas honte de réciter le matin, et quand il en trouvait le temps, mot pour mot, comme un enfant, le Notre Père, les Dix Commande-

« commandement mon âme conviendra partir de ce monde « je puisse être participant à ta gloire pardurable. »

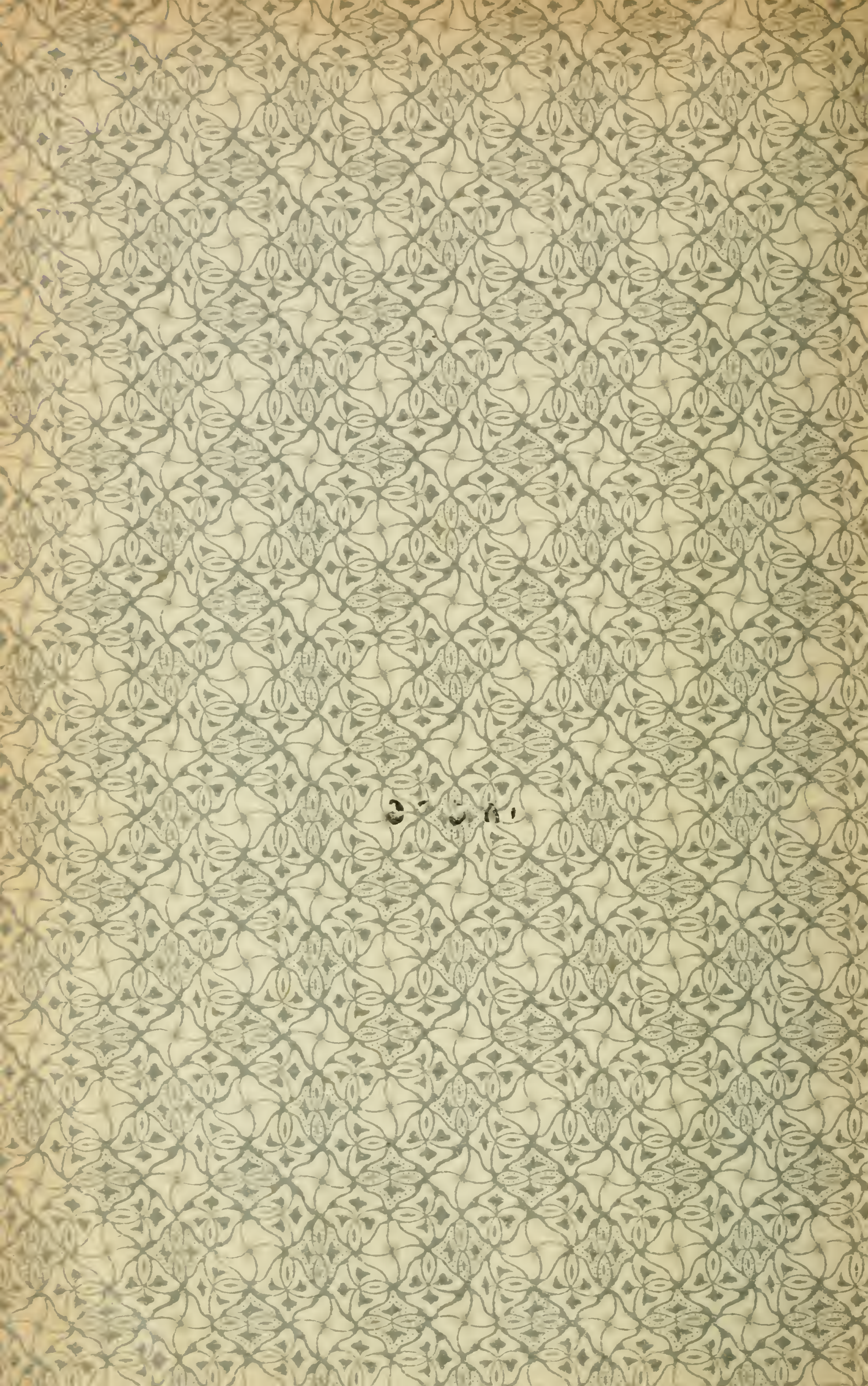
Voici maintenant comment Sapience parle au disciple en lui montrant « de quelle façon il pourra mener sainte vie et dévote. »

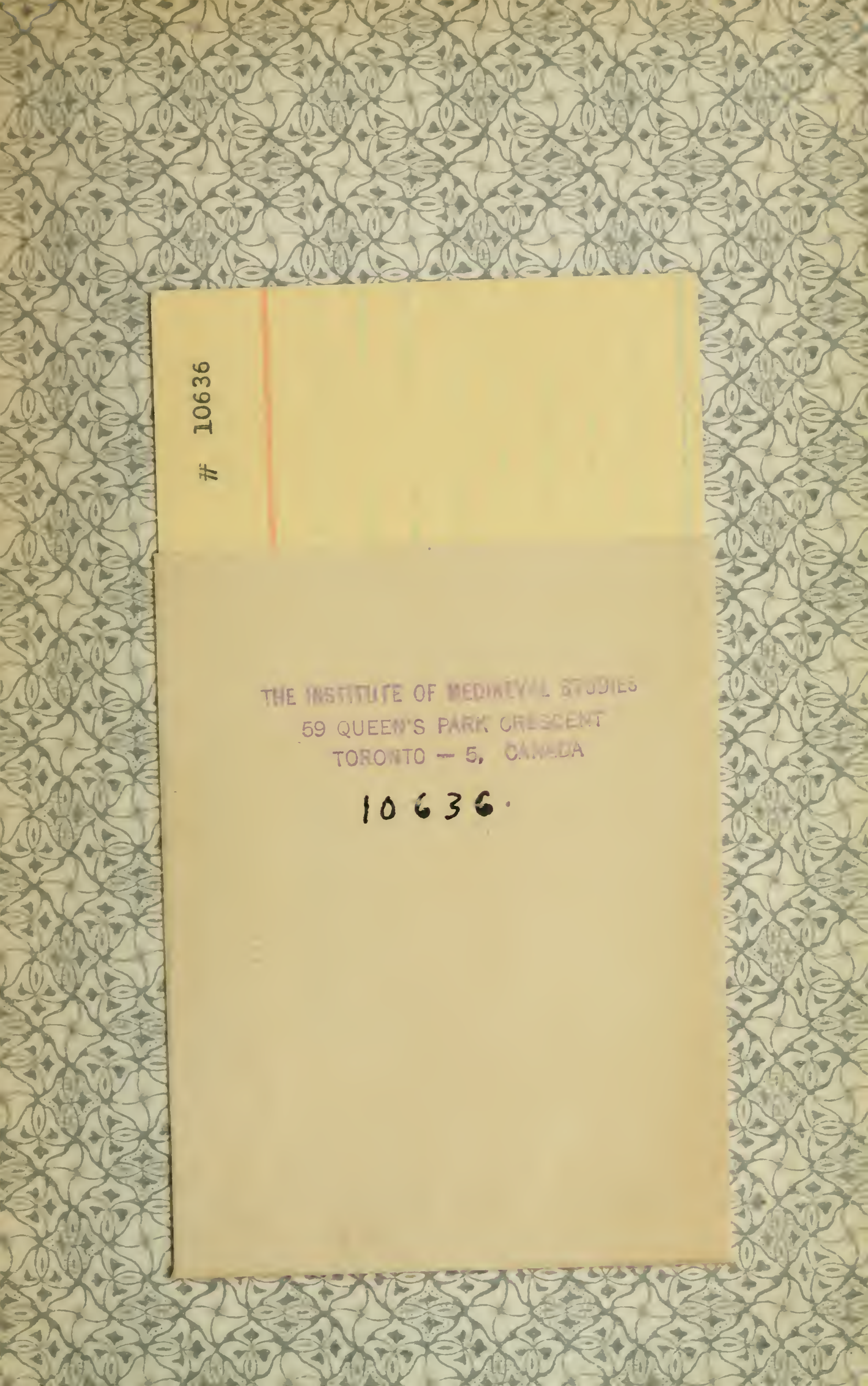
« Je te donnerai un don spécial comme mémorial que « tu porteras avec toi, qui te fera mener sainte vie et « dévote pour venir à bonne fin. Tu dois savoir que le « principal fondement est de soy humilier et craindre « Dieu, car c'est le commandement de la sapience. Et « quand tu auras en toi peur et tu aimeras et doubteras « Dieu, je t'enseignerai et endoctrinerai ce que tu dois « faire. Et premièrement en quel état on doit mourir ; « et après comment on doit fuir et éviter le péché ; tier- « cement par quelle manière tu élèveras ton âme en « moi par saintes méditations. Et si ainsi tu te veux « occuper, tu auras paix en ce monde et en moi repos « pardurable. »

ments, le Symbole, des Psaumes, etc. » — « Et, ajoute-t-il, malgré mes études, je ne suis pas encore arrivé à une connaissance satisfaisante de ces points de doctrine. Je dois donc me considérer, encore aujourd'hui, comme un enfant, comme un élève du catéchisme, et je le fais volontiers » (*Præf. Cat. maj.*, *Concordia*, p. 376). On retrouve à peu près la même expression chez Gerson; il s'appelait lui-même : « élève en Christ, *alumnus in Christo* » (Lettre aux PP. Chartreux, T. IV).

IMPRIMERIE HENRI JOUVE, 15, RUE RACINE. — PARIS







THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO — 5, CANADA
10636.